

Petites misères du masculin singulier

Pierre Nepveu

Numéro 22, été 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40259ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepveu, P. (1981). Petites misères du masculin singulier. *Lettres québécoises*, (22), 29–31.

Petites misères du masculin singulier

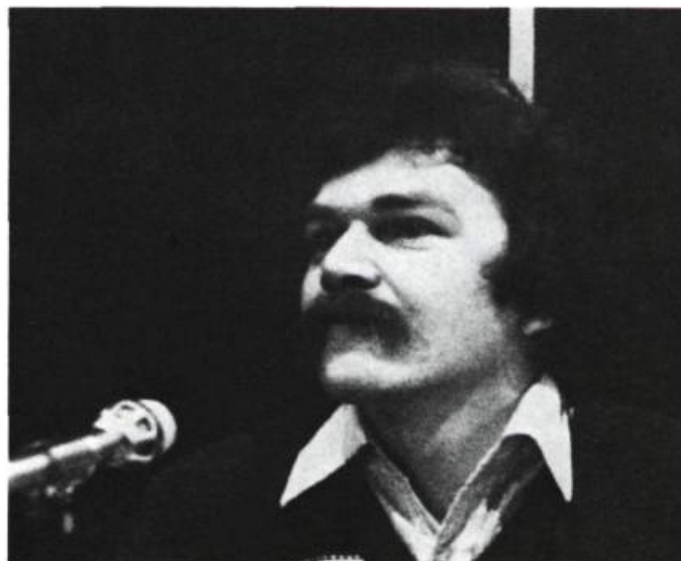
Avant-garde des années soixante-dix, *les Herbes rouges* font aujourd'hui partie intégrante de l'institution. À moins de valoriser à tout prix la marginalité (comme le fait avec une ténacité louable Hobo-Québec), on aurait tort de le leur reprocher. Une chose est sûre, l'agressivité contre le langage (en prose) et, à travers lui, contre le lecteur, y apparaît de moins en moins sensible. Toute avant-garde est peut-être indissociable de la pratique poétique, et cela, même lorsqu'elle s'en prend avec véhémence à l'idée que l'on se faisait jusque là de la poésie. L'anti-poésie des *Herbes rouges* était encore de la poésie. Comme dans toute avant-garde, on refusait de « dire cela en prose ».

Plus personne en 1981 pourrait encore prétendre avec un minimum de crédibilité que les textes publiés par la revue des frères Hébert depuis deux ou trois ans sont « illisibles ». C'est un symptôme, que confirme justement la place de plus en plus importante occupée par la prose dans la revue. Une « certaine » prose, évidemment. À vrai dire, il semble qu'il n'y ait plus que François Charron pour qui la notion même de poésie conserve encore un sens. Et il se pourrait que le titre de l'excellent roman de Yolande Villemaire soit un signe des temps, comme l'expression « l'âge de la parole » a symbolisé toute une époque : nous serions désormais à l'ère de « la vie en prose », c'est-à-dire d'une écriture qui cherche à écrire la vie dans toutes ses dimensions, en englobant aussi bien l'autobiographie que le fantastique, la réflexion sur le quotidien que le lyrisme le plus débridé. Une écriture où le journal personnel et la chronique tiendraient une large place, mais pour se subvertir eux-mêmes dans une structure polyphonique et fragmentée.

Il s'en faut de beaucoup que les quatre derniers numéros des *Herbes rouges* correspondent entièrement à ce programme. Mais ils témoignent tous, à des degrés divers, d'une prépondérance de la prose, du commentaire, du récit, du rapport au quotidien. Dans le cas le moins heureux, cela donne *Ajustements qu'il faut*, de Pierre Monette, dont il faut bien dire que c'est un recueil qui se gaspille en futilités, qui ne parvient qu'à être lui-même anecdotique à force de vouloir saisir les anecdotes du quotidien. Tout cela, bien sûr, avec une ironie qui se voudrait politique, ce qui donne des réflexions comme : « Il n'y a pas de prison plus dorée que l'emballage d'une caramilk (boycottons) (p. 11) ». Étrange entreprise, qui semble fuir l'imaginaire comme la peste, et qui se confine dès lors au lieu commun : « les caresses qu'on prête comme une carte de crédit » (p. 38). Bref, un recueil faible comme il s'en publie assez rarement aux *Herbes rouges*.

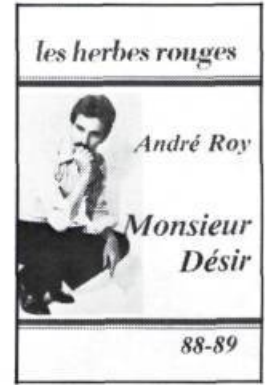
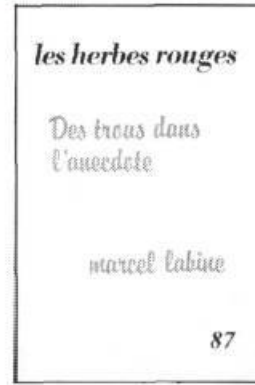
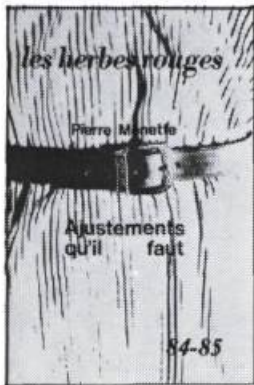
Par contre, parmi les quatre dernières parutions, *Du masculin singulier* de Hughes Corriveau me paraît nettement la plus intéressante, la plus ferme dans son projet d'écriture. Ce texte d'une seule coulée s'identifie comme un récit sur la couverture, ce qui nous rappelle au moins que Corriveau est aussi l'auteur d'un roman, *Rose Marie Berthe* et que *le Grégaire inefficace* (*Herbes rouges*, no 74) comportait une réflexion sur les possibilités même du romanesque. Et d'une certaine manière, *Du masculin singulier* raconte effectivement une histoire, la rencontre dans un lit du narrateur avec une femme étrange, infirme, dont les prothèses (jambe, fausses dents) suscitent un certain malaise, il va sans dire. Résumée ainsi, l'anecdote peut sembler loufoque. En fait, Corriveau la traite comme un fantasme qui débouche sur l'allégorie :

Cette femme-là dont je parle a la précise tendresse des fromages. Elle me regarde, tout juste après le geste, celui de mettre sa prothèse à l'eau, sa jambe de plastique appuyée au fauteuil, étendue au lit, proprement indécente dans ce qu'elle est amputée. Elle me sourit et il n'y a pas d'heure. Elle ne se nomme pas et elle est tout entière couchée. Je me tiens stupéfait, tout au fond du lit, débordé, le pot, les fleurs, la lumière en désordre et elle ose. Je ferme les yeux, chercheur, précaution prise, au milieu de mes savoirs très anciens, très assimilés. Rien ne correspond à ce que j'ai appris du geste des femmes ; je n'ai pas de parole d'homme pour mes propres infirmités. (p. 11)



Hughes Corriveau

Photo : Kéro



On aura compris qu'il s'agit ici des petites misères d'un homme à l'ère du féminisme, un homme désespéré, incapable de s'y retrouver malgré son évocation presque désespérée de modèles anciens, comme celui des grands-mères brassant leurs confitures ou mettant « du cheveu d'ange dans certains rêves et du merveilleux » (p. 32).

Corriveau aborde avec courage et sans frivolité la question on ne peut plus actuelle de la masculinité face au mouvement des femmes. Peut-être n'évite-t-il pas tout à fait le danger d'une certaine complaisance dans le désarroi. Ironiquement, le féminisme a suscité depuis quelques années le développement d'un masochisme masculin qu'il nous faudra bien apprendre à surmonter. Cela dit, *Du masculin singulier* est d'abord un texte d'une belle intensité, où le côté un peu linéaire et transparent de l'allégorie s'efface au profit de ce qui fait la force de tous les textes de Corriveau : une curieuse synthèse de sensualité et de classicisme, une façon de désigner le concret sans jamais en remettre avec des fioritures ou des métaphores. Corriveau « écrit bien », mais pas dans le sens où il s'amuserait à faire du beau style. *Du masculin singulier* est un texte à la fois senti et pensé, auquel les photographismes de Danielle Péret, s'allongeant au bas de chaque page, fournissent un heureux contrepoint.

Si l'on en juge par ce passage d'un des textes de Marcel Labine, il semble que le masculin singulier se vive en effet assez mal merci par les temps qui courent :

Et cette petite misère « lorsqu'on se sent floué » comme déclassé de l'imaginaire et du quotidien, (voilà bien des angosses de mâles, diriez-vous, madame). (p. 8).

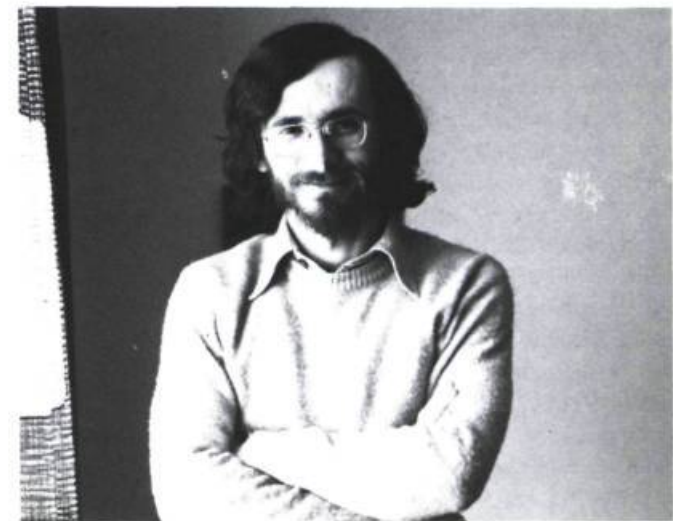
Mais plus que la question du masculin et du féminin, c'est le rapport même à l'imaginaire et au quotidien qui se trouve ici en cause. À nouveau, un problème de prose : comment raconter, comment décrire ; la hantise du feuilleton, du fait divers, de l'anecdote, l'ombre de l'Histoire. La misère du masculin coïncide chez Labine avec la misère de l'écriture : voici un écrivain qui se cherche un lieu, qui ne parvient pas à se résoudre à écrire un reportage ni à noter dans son petit calepin noir les conversations entendues aux terrasses de cafés de la rue Saint-Denis. Alors quoi ?

Donc tout réécrire d'un lieu bel et bien empêtré masculin, misérable et tout croche par une sorte de fiction minimale vous en conviendrez. (p. 22)

Reste-t-il autre chose que « des trous dans l'anecdote », des trous dont nous ne connaissons jamais le contenu ? « Imaginez » : tel est le premier et le dernier mot du recueil. La dernière page propose comme projet une écriture en pattes de mouches, une écriture-tache qui serait la figure du corps (de l'auteur) écrasé sur le papier. Le thème est connu, mais cette « solution » ne peut de toutes manières s'énoncer qu'au futur.

Entretemps, nous aurons eu droit à un véritable bain de dérision, à un « texte de fuite » (p. 18) qui témoigne d'un échec total et conscient à élaborer le lieu d'un nouvel imaginaire. D'une certaine manière, on n'est pas si loin de Pierre Monette. « Il y a de la passion qui fuit » (p. 9), écrit Labine, ce qui signifie peut-être que c'est l'écrivain lui-même qui fuit, qui n'en finit plus de ne pas être dupe. Mais, comme le disait Lacan, « les non-dupes errent ». Si l'on est voué à manquer la réalité, il vaut probablement mieux qu'on la manque passionnément, que l'échec en soit un vrai, qu'il ait la grandeur somptueuse des catastrophes. À pointer du doigt les trous dans l'anecdote, on s'en sort indemne, mais le lecteur aussi, qui n'est pas beaucoup plus avancé qu'avant.

Reste *Monsieur Désir*, d'André Roy. Avec *les Passions du samedi* en 1979, Roy donnait une sorte d'art d'aimer homosexuel, un recueil où les corps masculins se vivaient intensément comme désir, entraient dans une drague désespérée en quête de tendresse. La fragilité même de l'élocu-



Marcel Labine

tion, l'expression contenue, presque élégante, de la tristesse, étaient émouvantes. Depuis deux ans, ce recueil est devenu un cycle, dont le *Petit supplément aux passions* (Herbes rouges, no 79-80) constituait le deuxième temps, sur un mode presque romanesque, marqué par le « goût de raconter du corps », par un incessant dialogue entre le sujet cultivé et le sujet désirant.

Avec *Monsieur Désir*, il devient évident qu'il est temps pour André Roy de passer à autre chose. C'est particulièrement sensible dans les deux premières sections, « le Parc et la suite, etc. » et « Tous nés de la même langue », où rarement l'écriture de Roy a été aussi peu inventive, ce qui donne des séquences comme :

La crainte de lui plaire et de ne plus lui plaire, une affaire de secrets mal compris, je garderais quelques sentiments pour d'autres, des réserves de baisers (des tas de baisers si vous voulez !), quelques lèvres de plus, caresses en sus . . . (p. 23)

Ou ailleurs :

*j'ai un pénis
sans prétention, avec beaucoup
d'intentions, que tu caresses, bruits
de langue c'est sucré, j'ai déjà parlé
de découvertes, de tes poils et de la
difficulté d'être amant pour toujours, je l'ai
répété et écrit, tu sais (p. 34)*

Il se passe peu de choses dans de tels textes, et surtout, rien que Roy n'ait lui-même formulé ailleurs, en beaucoup mieux.

Le recueil retrouve heureusement de l'allant dans la dernière partie, « Pour mes poèmes si bien écrits », où le désir et la séduction se dépassent déjà dans une écriture et un savoir au futur ; textes de ravissement et d'inquiétude, où semble se donner à lire l'inconnaissable de tout désir (malgré la promesse de livres explicatifs : Histoire de la tendresse, Cinq leçons sur le désir), avec, ici et là, les trous d'une solitude qui sera d'ailleurs le dernier mot du recueil :

*Je serai seul
dans le soir qui fait
la roue et le chat, seul
dans la chambre où tout arrive : la
peur, la chaleur, la preuve de l'avenir : une
affaire d'indécence . . . (p. 48)*

Autre figure, parmi d'autres, du masculin singulier. Et il n'est pas sûr que ce portrait de Monsieur Désir, inversion dérisoire de toutes les Mademoiselles Personnalité du monde, laisse la porte ouverte à une libération. Il n'y aura pas de happy end : « j'suis seul » (p. 55). □

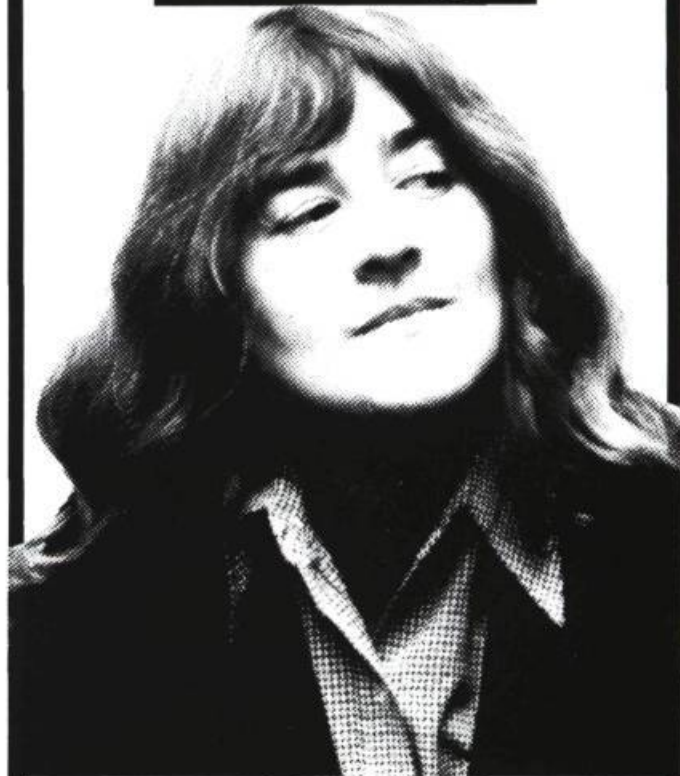
Pierre Monette, *Ajustements qu'il faut*, Herbes rouges 84-85, août-septembre 1980, 64 p.

Hughes Corriveau, *Du masculin singulier*, Herbes rouges 86, janvier 1981, 35 p.

Marcel Labine, *Des trous dans l'anecdote*, Herbes rouges 87, février 1981, 25 p.

André Roy, *Monsieur Désir*, Herbes rouges 88-89, mars 1981, 55 p.

Stanké



LES PLUS GRANDS SUCCÈS DE MARIE-CLAIRE BLAIS

- LE SOURD DANS LA VILLE
(Prix du Gouverneur général)
- LES NUITS DE L'UNDERGROUND
- UNE SAISON DANS LA VIE D'EMMANUEL
(luxé)

En format de poche dans la collection Québec 

- LE JOUR EST NOIR/ L'INSOUMISE
- UN JOUALONAI SA JOUALONIE
- UNE SAISON DANS LA VIE D'EMMANUEL
- LE LOUP

et enfin dans la même collection la célèbre trilogie qui appartient à ce grand cycle de la compassion magique de Marie-Claire Blais

- MANUSCRITS DE PAULINE ARCHANGE
- VIVRE! VIVRE!
- LES APPARENCES

4,958